

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 " " " six mois, 14 " " "
 " " " un an, 25 " " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal, doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et

MM. LAFITTE-BULL

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAURENT, BULLIEN, et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX. 11 JUILLET 1868.

Bulletin politique.

Selon le *Journal de Paris*, les dépêches reçues de Madrid à la légation d'Espagne, constateraient la parfaite tranquillité qui régnerait dans cette capitale. Il paraît que, dans les cercles officiels, au contraire, l'inquiétude ne serait pas encore calmée. M. Gonzales Bravo, dans une courte séance du conseil, aurait exposé énergiquement ses vues et les mesures que le gouvernement devait adopter pour mettre un terme à ces perpétuelles agitations.

D'après le même journal, les bruits qui ont couru ces jours derniers au sujet d'un rapprochement entre Paris et Saint-Petersbourg sont démentis énergiquement de cette dernière ville. Dans les cercles politiques de Paris, ce bruit a été propagé sans toutefois devenir bien accrédité. On ne croit pas que, dans la situation actuelle, il y aurait matière de provoquer une véritable entente cordiale entre les cabinets de Saint-Petersbourg et Paris, comme d'un autre côté il n'y a rien pour le moment qui puisse faire prévoir un choc prochain entre ces deux gouvernements.

Une dépêche de Berlin, annonce la condamnation du comte de Platen-Hallermand, premier ministre du roi George, de Hanovre, à quinze ans de travaux forcés et à dix ans de surveillance, pour crime de haute trahison.

Ainsi, s'écrie l'*Union*, la Prusse met le comble au système d'odieuse tyrannie qu'elle suit à l'égard du Hanovre: ainsi M. de Platen devra expier au bûche le crime de fidélité à son maître, de dévouement à sa patrie. Le premier ministre hanovrien n'avait pas assez souffert; cette dernière ignominie lui était réservée de se voir condamner comme un voleur, comme un assassin. Le roi George et l'admirable reine Marie ont dû ressentir tout particulièrement cette nouvelle injure: elle causera une égale émotion dans le pays tout

entier. C'est un devoir pour nous de protester au nom du droit contre les procédés prussiens. Il y a déjà de tristes pages dans l'histoire de la formation de l'entité allemande.

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Monsieur le directeur du Journal de Roubaix,

Paris, 9 juillet

Depuis quelques jours, les relations de la France avec certaines cours étrangères reprennent le premier rang dans les préoccupations du monde politique. En même temps qu'on parle d'une entrevue prochaine entre l'Empereur, le Czar et le roi de Prusse, on fait courir des bruits de nature contraire, par exemple d'une campagne d'automne. On réunit des faits isolés; ainsi l'inspection des places fortes de l'Est par le maréchal Bismarck qui est allé à Fontainebleau, sans doute pour rendre compte à l'Empereur du résultat de cette inspection; le langage tenu par certains officiers supérieurs; les déclarations de M. Rouher dont le sens pacifique et le ton belliqueux forment un contraste frappant d'un autre côté l'activité déployée par l'administration de la guerre en Prusse, le soin qu'elle a pris de masser non loin du Rhin des forces considérables; son empressement à constituer la marine fédérale, et même l'éloignement de M. de Bismarck: voilà les sujets de conversation d'où naissent d'assez vives appréhensions. Comme autre symptôme peu rassurant, on signale l'augmentation éventuelle du corps d'occupation des Etats pontificaux. Ce n'est pas qu'on redoute une nouvelle invasion garibaldienne. Les gens sérieux n'y croient pas, et Garibaldi lui-même sait bien qu'il serait impuissant à chasser les Français de Rome; il ne l'essaierait pas. Mais la France a cessé d'être l'amie de l'Italie, et elle peut compter bien plus sur ses mauvais offices que sur son concours en cas de guerre. On peut s'assurer la neutralité de l'Italie, c'est-à-dire pour l'empêcher de nuire, il suffit de maintenir à Rome un corps d'armée de 25 à 30,000 hommes.

M. Ratazzi doit se rendre à Ems afin d'y rencontrer le roi de Prusse. M. Ratazzi est de tous les hommes d'Etat italiens capables de remonter au pouvoir le plus hostile à la France. L'année dernière il avait sans doute trop compté sur la Prusse

quand il lança l'affaire garibaldienne; il veut sans doute savoir s'il peut espérer prendre une revanche. Cette visite de l'homme d'Etat italien à Ems voudrait être le pendant de celle que M. de Cavour fit à Plombières en 1858.

Aucune dépêche d'Espagne. La France, organe de la satisfaction permanente, dit à ce propos: «Le silence du télégraphe semble de bon augure.» Il semblerait à tout le monde que c'est précisément tout le contraire.

Une triste nouvelle de Berlin: Le comte Platen ancien ministre du roi de Hanovre, a été condamné à 15 ans de travaux forcés, par contumace, pour crime de haute trahison. En France, nous avons une expression brutale pour caractériser de pareils faits: on dit que c'est encore plus bête qu'odieuse.

La discussion du budget ordinaire de 1869 a commencé hier. Il y a eu bataille à armes courtoises entre M. Jules Favre et M. de Moustier. Ce sont discours qui ne peuvent s'analyser et que l'on doit lire. Il y a dans le discours de M. J. Favre des considérations sur l'inutilité des secrets diplomatiques et la franchise des rapports internationaux qui n'ont pas été favorablement accueillis par la majorité.

M. Pinard a été mandé ce matin à Fontainebleau. Je vous engage à m'accorder qu'une confiance très-limitée aux bavardages qui ont cours sur de prétendus différends entre les ministres et sur une sorte de coalition contre M. Rouher auquel on reprocherait de parler trop souvent pour ses collègues.

L'Empereur viendra samedi pour présider aux Tuileries le Conseil. Il y recevra la reine de Mohely.

Le procès intenté à l'Electeur; si la cour maintient le maximum de la peine prononcée par le tribunal que présidait M. Delesvaux, coëtera à ses propriétaires à peu près 15,000 fr. Un joli denier, et un exemple bien encourageant pour ceux qui veulent fonder des journaux d'opposition.

La pièce jouée hier au Gymnase, *Le Mur de la vie privée* dont les auteurs n'ont pas voulu se nommer, a eu un médiocre succès. Cela se conçoit. Dans un à propos, quand la censure supprime les allusions, que voulez-vous qu'il reste?

CH. CAHOT.

Paris, 10 juillet.

La discussion du budget continue sans

incident remarquable. Le discours de M. Guéroult a été accueilli par une défaveur marquée.

La politique extérieure reste toujours obscure; on signale pourtant une sorte de rapprochement entre les cours de Russie et de France, et l'on constate que les journaux russes ont cessé de parler de la France sur un ton ironique ou menaçant. En même temps, la *Correspondance du Nord-Est*, que l'on dit placée sous l'inspiration des princes Czartoryski, affirme que M. de Bismarck cherche à séparer, sur la question orientale, la politique prussienne de la politique russe. Tout cela est bien vague et ne dit rien au public. Si la France et la Prusse renvoyaient simultanément 100,000 hommes dans leurs foyers, cet acte là vaudrait mieux que toutes les déclarations pacifiques les plus éloquentes du monde.

Point de nouvelles d'Espagne. On sait seulement que le duc et la duchesse de Montpensier se sont embarqués à Cadix pour se rendre en Angleterre. On assure que c'est d'ici qu'est parti l'avis du complot et que l'on connaissait mieux à Paris qu'à Madrid tous les secrets de la conspiration.

Le prince Napoléon quitte Constantinople aujourd'hui et ne s'arrêtera qu'à Athènes en revenant en France.

L'Empereur arrivera demain matin vers neuf heures aux Tuileries. Soyez bien persuadé qu'il n'y aura aucun changement de cabinet avant le 15 août. Ces modifications, aussi bien que certains projets particuliers de l'Empereur, dépendront beaucoup, pour l'application des événements généraux, c'est-à-dire des rapports de la France avec ses voisins.

La session actuelle sera la dernière de cette législature; mais on m'assure qu'il n'y aura pas, provisoirement du moins, de dissolution; et voici une raison que l'on en donne: si la guerre éclatait, un emprunt serait nécessaire, car l'emploi de l'emprunt de M. Magre est fixé; or, pour le voter, il faudrait convoquer la Chambre en session extraordinaire, et le gouvernement ne peut pas s'exposer à faire des élections sous le menaçant d'une guerre.

Il suffit de passer une heure à la Chambre pour être convaincu qu'il n'y a pas de dissentiment entre les ministres. La bombonnière de M. Rouher a fait merveille et tous ses collègues y sont venus puiser tour à tour et amicalement; certains députés ont affecté leur réserve. M. Rouher n'est pas seulement un très-habile orateur; c'est aussi un homme d'esprit.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 12 JUILLET 1868.

LE

BOUQUET DE VIOLETTES

NOUVELLE.

Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 10 juillet.

M. Martin voulait-il dire qu'il marierait Georgette et Edouard ensemble. L'un avec l'autre ou bien qu'il les marierait simultanément, mais Edouard à Lucie et Georgette à un homme inconnu?

Au point où en étaient les projets de mariage de Lucie avec Edouard, tout le monde, le jeune homme et Georgette exceptés, adopta la seconde hypothèse sans même songer à la première.

— Il me reste à vous faire connaître le mari que je destine à ma fillette.

Lucie était pâle sans trop savoir pourquoi; Georgette, au contraire, était rouge comme une rose de roi.

Le silence était général.

— Eh bien, ce mari... c'est... moi.

Georgette, Edouard et Lucie poussèrent ensemble un seul cri.

Seulement de rose qu'elle était, Georgette pâlit et s'affaissa sur elle-même.

Lucie, de pâle, devint rouge de joie, car elle avait eu peur.

Et Edouard était resté la bouche béante, les yeux ouverts comme un homme subitement frappé d'immobilité.

L'évanouissement de Georgette mit tout le monde en l'air; Mme Berger et Lucie s'empressèrent auprès de l'orpheline, dont l'émotion leur semblait toute naturelle, à la mère du moins.

— Il y a deux mois, être une ouvrière et épouser aujourd'hui huit cent mille francs!

C'est ainsi qu'on expliquait le saisissement de Georgette, qui fut portée dans sa chambre, et que sur sa demande instante, on laissa seule, pendant que les invités, avec lesquels durent rester Edouard et M. Martin, rassurés sur l'état de sa future, faisaient leurs commentaires, sur l'événement.

Si Lucie avait d'abord éprouvé une joie vive à la déclaration inattendue de M. Martin, plus tard, réfléchissant à l'évanouissement de Georgette et à l'air stupéfait d'Edouard, aux façons gênées que celui-ci conserva pendant toute la soirée, elle fut de nouveau en proie aux douleurs de la jalousie.

Ce n'était pas, au fond, qu'elle fut passionnément éprise de son fiancé; mais il lui plaisait, il était jeune, riche; leur

mariage était annoncé officiellement, et un échec à ce moment eût été un cruel affront pour la jeune fille, dont la pensée était loin du salon.

On se sépara cependant dans les meilleurs termes en apparence, et M. Martin ne se douta pas de ce qui se passait dans le cœur des deux fiancés.

Edouard aurait bien voulu ouvrir son cœur à son père; mais le moyen de dire: «Celle que tu as choisie pour être ta femme, je l'aime; celle, à qui tu veux donner ton nom, elle m'aime.»

Quant à M. Martin, il était aveugle, il ne devina rien, et quand son fils prétextait un peu de fatigue pour se retirer chez lui, il trouva cela tout naturel, et rassuré sur l'état de Georgette, il s'endormit plein de confiance en se disant tout joyeux:

— Ma foi, je suis content de ma journée; voilà le sort de cette chère enfant assuré; à mon âge, le mariage avec une fille de dix-neuf ans n'est plus qu'une paternité, et dans quelques années, le plus tard possible, par exemple, quand je serai mort, eh bien! elle pourra chercher un mari à son goût, et celui-là sera un heureux mortel. Je sais bien que l'on se moquera de moi; on me croira amoureux; amoureux, moi! ah! la bonne plaisanterie!

Et le brave homme riait aux éclats. Cependant Edouard ne dormait pas, et Georgette, qui avait feint de prendre du repos pour être seule, s'était levée et écrivait à son père adoptif.

Toute la nuit elle pleura amèrement, regrettant sa mansarde, son travail, et surtout cette indifférence de cœur qui la rendait si forte et si heureuse.

Au petit jour, elle se leva, s'habilla le

plus modestement possible, reprit le livre d'heures de sa mère et les autres quelques reliques qui lui rappelaient son père; puis, s'esquivant le mieux qu'elle put, elle gagna le jardin pour quitter la maison par une porte de service.

Mais, sur son passage, elle trouva Edouard. Le jeune homme, pour maître de l'ordre dans ses idées, était descendu, de son côté, respirer l'air frais du matin.

Un coup d'œil lui apprit la résolution de l'orpheline; elle retourna à sa mansarde; il voulut l'arrêter, lui parler, lui dire tout ce que ce disent les amoureux.

Mais si Georgette aimait le fils de son protecteur, elle avait trop le sentiment de son devoir pour l'écouter dans cette circonstance, et pour couper court à la situation, elle lui dit d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme, et qui, dans tous les cas, était pleine de dignité:

— Adieu, mon frère.

Puis, elle s'éloigna.

Revenons au sieur Claude Charnel. Il avait su par la concierge que l'orpheline visitait au moins une fois par semaine son ancienne mansarde, il avait loué un logement dans la maison et s'y était tout à fait installé, comptant bien, un jour ou l'autre se dédommager de sa défaite du cimetière.

En entrant, Georgette avait dit à la concierge:

— Me voici de retour et maintenant pour toujours.

Puis, affichant une tranquillité d'esprit qu'elle était loin d'avoir, elle avait sur-le-champ repris ses anciennes habitudes; elle était descendue faire ses petites provisions, ce qui indiquait une reprise définitive de possession. Informé de ces faits

à la suite d'une adjudication, MM. Emile D'Eranger et Reuter, de Londres, ont obtenu la concession du câble transatlantique qui va relier la France et l'Amérique. Le câble partira de Brest et ira à St-Pierre-Miquelon, d'où il sera relié au continent américain.

La souscription à l'emprunt de canal de Suez est close; il y aura lieu à une répartition, car on ne connaît pas encore le chiffre des souscriptions recueillies chez les correspondants, et dès hier, le nombre des obligations souscrites dépassait de beaucoup le nombre de celles qui restaient de la première émission. On a pu constater qu'une quinzaine de millions en numéraires étaient sortis des caisses de la Banque pour passer dans la caisse de la Compagnie.

On assure que le gouvernement français a fait acheter, pour la remonte de notre cavalerie, quelques milliers de chevaux en Hongrie et en Espagne. En même temps, on dit que la maison Godillot a reçu une commande importante de tentes de campagne.

La Galté a fait quelques recettes que le Théâtre-Français enverrait avec le *Courrier de Lyon* et il est possible qu'elle fasse un tour complet avec la pièce qu'elle monte en ce moment: *Les fauconniers*.

Mlle Nilsson fera sa rentrée à l'Opéra, le 3 août. Quant à l'autre diva chérie des Parisiens, Mlle Patti, on assure que son mariage sera célébré le 1^{er} août.

CH. CAHOT.

CHRONIQUE DU JOUR

Le *Figaro* et plusieurs autres journaux s'étant faits, dans un intérêt facile à comprendre, l'écho de rumeurs mensongères relatives à des conflits qui auraient amené la démission de M. le baron de Charrette, le brave lieutenant-colonel des zouaves pontificaux leur a adressé la lettre qu'on va lire, et qui contient le plus formel démenti de ces rumeurs. Nous ne voulons pas douter, dit l'*Union*, que cette lettre ne soit reproduite avec empressement par la presse entière.

« Arrivé hier de la campagne, j'apprends que depuis quelque temps divers journaux insèrent des articles qui annoncent que j'ai donné ma démission. Je démens de la manière la plus formelle tous ces bruits, sans aucun fondement, tous ces conflits imaginaires avec mes chefs, que des correspondants se plaisent à inventer.

par la concierge qui le servait, mon Claude prit des mesures en conséquence, et, deux ou trois heures après le retour de l'orpheline, il frappait effrontément chez elle en tenant à la main un énorme bouquet de violettes attaché par un bracelet.

Cependant M. Martin s'était levé; il s'était enquis de la santé de Georgette, et comme on lui avait répondu: «Elle n'est pas descendue,» il attendit d'être fatigué de demander son fils. Celui-ci était sorti. Au bout d'une heure, — il y en avait deux au moins que la jeune fille avait quitté la maison. — Il s'inquiéta de ne pas la voir, de ne pas l'entendre sonner.

Il envoya la femme de chambre qui redescendait toute effarée en disant: «Mademoiselle n'est pas chez elle,» et voici une lettre qui était sur sa table de nuit, elle est à l'adresse de Monsieur.

Une lettre, une lettre pour moi! qu'est-ce que cela veut dire? Ce fut tout ébrouillé que l'ex-athlète brisa le cachet; Georgette lui dit: «Mon père, et le mot était souligné, merci mille fois de l'honneur insignifiant que vous voulez me faire en me donnant votre nom; merci du fond de mon cœur, mais je ne puis accepter. Je ne m'indisposez pas, de grâce. Je retourne dans ma mansarde, que je n'aurais pas dû quitter. C'est un devoir d'honneur que j'ai accompli, devoir pénible; je vous le confesse; ne m'accusez pas d'ingratitude, je vous en conjure, c'est au contraire pour n'être pas ingrate que je vous quitte. Ne venez pas me voir, que plus tard, quand